

Anvers prend goût aux saveurs de l'Asie

L'arrivée des Portugais et de leurs épices joua un rôle majeur dans le rayonnement commercial d'Anvers, au point de marquer en quelque sorte le début de l'âge d'or de la ville flamande.

En 1501, une chronique anversoise relate le premier débarquement d'un navire portugais transportant du poivre indien et d'autres épices, à la suite de l'expédition de Vasco de Gama : « En l'an 1500, les Portugais découvrirent les îles étranges de Calicut, d'où les épices sont transportées à profusion par bateau. » C'était une excellente nouvelle pour Anvers, car le commerce des épices devint dès lors l'un des principaux moteurs de la prospérité économique de la ville. Les informations sur les « îles de Calicut » sont plutôt imprécises, ce qui n'a rien de surprenant, compte tenu des faibles connaissances géographiques sur le monde situé au-delà de l'Europe à cette époque. En réalité, Calicut – l'actuelle Kozhikode – n'est pas une île, mais une ville portuaire située dans l'État du Kerala, au sud de l'Inde, sur la côte de Malabar.

À la fin du XV^e siècle, Calicut était l'un des marchés d'épices les plus importants de l'océan Indien. On y trouvait non seulement des épices indiennes comme le gingembre et le poivre, mais aussi quantité d'autres aromates originaires de diverses îles d'Asie du Sud et du Sud-Est. Les principales sont la cannelle, importée de Ceylan, ainsi que le clou de girofle, la noix et la fleur de muscade importés des Moluques (« îles aux épices ») en Asie du Sud-Est. Au moment où les Portugais débarquent en Inde, ce sont surtout des commerçants arabes qui transportent ces épices à Alexandrie en passant par la

mer Rouge, pour les revendre à prix d'or aux marchands vénitiens. La « découverte » de Calicut n'est donc pas le fruit du hasard, contrairement à la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb, mais bien le résultat d'une entreprise au but parfaitement défini. Les navires portugais exploraient la côte ouest de l'Afrique et les îles voisines depuis le début du XV^e siècle. Au cours de ces voyages, ils avaient atteint les Açores et Madère, puis le golfe de Guinée, le Congo, l'Angola... avant de progresser jusqu'en Afrique australe. Le commerce des marchandises en provenance d'Afrique de l'Ouest et des îles de l'Atlantique, y compris dans les villes de Bruges et d'Anvers, constituait une importante source de revenus pour les Portugais au XV^e siècle. Ce n'est qu'à la fin de ce siècle que l'on envisagea d'atteindre l'océan Indien en longeant la côte africaine. En 1488, Bartolomeu Dias contourna l'extrémité sud de l'Afrique, le cap de Bonne-Espérance, ouvrant la voie à l'expédition de Vasco de Gama vers Calicut, sur la côte de Malabar en Inde. Gentilhomme distingué, Vasco de Gama fut envoyé en Inde en qualité d'ambassadeur, pour négocier un accord commercial avec le souverain de Calicut. En achetant des épices directement en Inde, où le prix de vente n'était qu'une fraction des tarifs pratiqués à Venise, le roi du Portugal, Manuel I^{er}, espérait réaliser de plantureux profits. Dès 1499, avant même le départ de la deuxième expédition en Inde, il se déclara « maître des conquêtes, de la navigation et du commerce en Éthiopie, Arabie, Perse et Inde » et revendiqua le monopole du commerce des épices entre l'Asie et l'Europe. Les négociations avec le rajah de Calicut s'avèrent toutefois plus compliquées que prévu. Nullement impressionné par l'apparition – et les cadeaux – de Vasco de Gama, il refusa de conclure des accords commerciaux avec le Portugal. Les Portugais durent rentrer chez eux avec une modeste cargaison, mais ne s'inclinèrent pas devant l'affront subi. Au cours de leur deuxième expédition, ils bombardèrent Calicut avec leurs canons de marine et établirent leur comptoir un peu plus au sud, à Cochin. Finalement, en 1510, Goa, également située sur la côte de Malabar, devint la capitale de l'*Estado da India*, nom donné par les Portugais à leur empire colonial indien, composé de nombreux établissements commerciaux fortifiés.

L'arrivée des Portugais et de leurs épices joua un rôle majeur dans le rayonnement commercial d'Anvers, marquant en quelque sorte le début de son âge d'or. En 1499, la ville flamande devint le site d'entreposage officiel des marchandises portugaises, d'où elles étaient ensuite distribuées dans toute l'Europe. Au XV^e siècle, Bruges avait déjà été un important centre de distribution pour le sucre de Madère et le poivre de Guinée, l'ivoire et l'or d'Afrique de l'Ouest. Mais, au fil du temps, le marché d'Anvers prit une importance toujours plus grande pour les produits portugais, au point de détrôner définitivement Bruges à la fin du siècle. En 1498, après plusieurs délocalisations temporaires à la suite du soulèvement des villes flamandes contre l'archiduc d'Autriche, Maximilien I^{er}, le représentant du monopole de la Couronne portugaise s'installa définitivement à Anvers.

Au cours des premières décennies du XVI^e siècle, ces épices et autres produits importés par les Portugais, tels que l'indigo, les diamants, les perles et le corail, mais aussi le sucre de Madère, étaient les principaux produits étrangers sur le marché anversois. Bien que l'Amérique eût été découverte quelques années avant la route des Indes, le succès des produits américains se fit quelque peu attendre. Les épices portugaises s'inscrivaient dans un système commercial où les métaux d'Europe centrale tels que le cuivre et l'argent jouaient un rôle important, à côté d'un large éventail d'autres marchandises. En effet, les Portugais en avaient besoin comme monnaie d'échange pour leur commerce avec l'Afrique de l'Ouest et l'Inde. Les négociants du sud de l'Allemagne vendaient ces métaux à Anvers et étaient donc des partenaires de choix pour les Portugais. Ces mêmes négociants, avec à leur tête les Fugger et les Welser d'Augsbourg, étaient en outre d'éminents banquiers et prêteurs, notamment au service de Charles Quint. Anvers formait le plus grand marché financier de l'époque, où, en plus de nombreuses opérations de crédit privées, des prêts publics considérables étaient également accordés. Pendant plusieurs décennies, Anvers fit ainsi office de plaque tournante de l'économie mondiale européenne émergente.

Le poivre et d'autres épices orientales jouèrent donc un rôle central dans la première phase du commerce maritime. Cependant, le monopole auquel le roi du Portugal aspirait en créant l'*Estado da India* dura fort peu

de temps. Malgré le déploiement de centaines de navires et de milliers de soldats, les Portugais ne réussirent pas à contrôler les dizaines de routes et de ports commerciaux entre l'océan Indien et la Méditerranée et à monopoliser le commerce des épices par la route maritime des Indes. Il n'empêche que le commerce via Lisbonne et Anvers continua à générer des profits considérables au cours du XVI^e siècle. Alors que, durant ce siècle, les Portugais revendiquaient un droit exclusif sur la route des Indes en s'appuyant sur le traité de Tordesillas signé en 1494, aux termes duquel l'Espagne et le Portugal se répartissaient le monde en deux sphères d'influence, ils furent confrontés à partir de la fin du XVI^e siècle à la concurrence des Hollandais et des Anglais, qui fondèrent respectivement la Compagnie néerlandaise des Indes orientales (*Vereenigde Oostindische Compagnie*, VOC) et la Compagnie britannique des Indes orientales (*British East India Company*), effectuant à leur tour des expéditions dans l'océan Indien. La VOC, en particulier, reprit à son compte la politique de monopole du commerce des épices. Elle s'établit près de la source, sur l'île de Java, pour contrôler de là les exportations. Par conséquent, la plaque tournante du commerce européen des épices se déplaça d'Anvers à Amsterdam.

Mais la découverte de la route maritime des Indes, en plus de générer un flux direct d'épices et d'autres produits exotiques de l'océan Indien vers l'Europe occidentale, jeta aussi les bases d'une liaison maritime régulière empruntée par les Portugais, et plus tard par les Hollandais, Anglais et Français, pour rejoindre la Perse, l'Inde, la Chine et le Japon et engager des relations avec ces pays. Les représentants des compagnies commerciales européennes étaient accompagnés de marchands, soldats, missionnaires, etc. qui envoyaient chez eux des récits de leurs expériences en Asie. Il se forma ainsi un corpus important de relations de voyage et de descriptions de la faune, de la flore et de la culture des régions explorées. Au cours des premières décennies qui suivirent la création de l'*Estado da India*, les Portugais s'employèrent à maîtriser le flux d'informations afin de se protéger contre les intrus d'autres pays. C'est pourquoi les relations disponibles sur cette période sont généralement très succinctes. Néanmoins, des récits en néerlandais furent très tôt propagés par des Flamands, mais

aussi des Allemands, voyageant sur des bateaux portugais. En 1504, un récit anonyme du deuxième voyage de Vasco de Gama à Calicut (1502-1503), intitulé *Calcoen*, fut vraisemblablement imprimé à Anvers par Jan van Doesborch. Calcoen est d'ailleurs une curieuse altération du nom de lieu Calicut. En effet, le mot néerlandais « *kalkoen* » (« dinde ») tire son origine de l'expression « *Calicoetse haan* », manifestement à la suite d'une confusion avec une espèce de pintade orientale. Van Doesborch publia encore toute une série d'autres textes remarquables sur les premiers voyages de découverte au XVI^e siècle, dont *Van die wonderlicheden ende costelicheden van Pape Ians landen* en 1506, une version de la célèbre lettre du mythique prêtre Jean, et, en 1507, *Van der nieuwer werelt*, une traduction de la missive d'Amerigo Vespucci à Laurent de Médicis, dans laquelle il est question du Nouveau Monde, qui recevrait le nom d'Amérique pour lui rendre hommage. Un deuxième texte sur l'Inde parut en décembre 1508. Il contenait le récit de voyage du marchand allemand Balthasar Springer qui, en tant que représentant de la famille Welser, prit part à l'expédition portugaise de Francisco de Almeida (1505-1506) en Inde. Springer commence son histoire en faisant référence aux maisons de commerce du sud de l'Allemagne (les Fugger, Hochstetter, Hirschvogel et im Hof) qui financèrent le voyage et en narrant son départ d'Anvers, où il s'embarqua pour Lisbonne le 15 janvier 1505. Malgré la discrétion des Portugais sur les détails de leur empire colonial, les informations relatives à leurs découvertes ne provenaient pas seulement de personnes extérieures. Il est intéressant de noter que le journal intime d'Albrecht Dürer sur son voyage aux Pays-Bas en 1520 fait référence au rôle important joué par le comptoir portugais à Anvers dans la diffusion des connaissances sur l'Asie. Mais il faudra attendre les années 1550 pour voir apparaître des descriptions plus détaillées, comme on trouve dans le recueil de textes compilés par Giovanni Battista Ramusio sous le titre *Navigazioni et Viaggi* (1550-1559).

En plus d'être un centre d'édition, de récits de voyage notamment, Anvers était un centre majeur de production de données cartographiques. C'est dans cette ville que les œuvres principales d'Abraham Ortelius et Gérard Mercator virent le jour. La célèbre carte de Petrus Plancius, imprimée à Anvers en 1592, se basait sur une carte

portugaise réalisée par Pedro de Lemos et Pedro Teixeira. En tant que centre d'édition, Anvers contribua aussi dans une large mesure à la diffusion des connaissances scientifiques de l'époque, notamment par la publication du résumé du traité botanique *Aromatum et Simplicium* de Garcia de Orta par Carolus Clusius, en 1567. Grâce à ces publications, ainsi qu'aux collections de toutes sortes de curiosités exotiques, incluant bézoards, noix de coco et autres objets hétéroclites, les habitants des villes des Pays-Bas purent se faire une idée des nouvelles contrées découvertes en Asie, en Afrique et en Amérique. Anvers devint ainsi non seulement un centre commercial et financier, mais en outre un centre d'information et d'expertise, où les connaissances les plus récentes sur les nouvelles régions explorées en Afrique, Asie et Amérique étaient rassemblées et diffusées sous forme imprimée.

Curieusement, la notion d'« îles de Calicut » perdura pendant un certain temps à Anvers. Dans la correspondance relative à la succession du marchand allemand Hans Reitwieser, qui date de 1536, on apprend que celui-ci serait décédé « dans les îles de Calicut » selon les déclarations de ses frères Wolf et Kilian, qui résidaient tous deux à Anvers. Non seulement ses possessions s'y trouvaient encore, mais Reitwieser aurait aussi emporté des biens, de l'argent et des marchandises de ses frères dans les îles. Il ne tenait qu'à eux de s'y rendre pour les réclamer. Dans ce contexte, Calicut est à comprendre comme un terme évoquant l'ensemble du monde exotique situé entre l'Asie et l'Amérique.

Michael Limberger

BIBLIOGRAPHIE

- Michael Limberger & Christophe Vielle, « Het land waar de peper groeit. De eerste Zuid-Nederlandse contacten met India », dans Idesbald Goddeeris (dir.), *Het wiel van Ashoka. Belgisch-Indiase contacten in historisch perspectief*, Louvain, Lipsius-Universitaire Pers Leuven, 2013, p. 19-34.
- Sanjay Subrahmanyam, *Europe's India. Words, People, Empires, 1500-1800*, Cambridge, Mass. & Londres, Harvard University Press, 2017.

VOIR AUSSI

1591, 1619, 1700, 1725, 1801, 1893, 1912, 2010